

ment connues chez les Roumains pendant le cycle des fêtes d'hiver. Nous avons quelques „colinde" originaires de la région du Bărăgan, qui parlent avec précision de cette coutume, en indiquant comme date l'Épiphanie. D'autre part, dans différentes régions du pays, pour s'assurer un bon commencement, les paysans roumains essayent, pour la première fois, les jeunes chevaux à la charrette ou à la selle, ou mettent les jeunes bœufs sous le joug. Nous avons donc affaire à une coutume ayant un caractère pastoral et agraire.

Pour terminer ce compte rendu nous ne pouvons pas nous empêcher d'exprimer notre regret que cet ouvrage de M. Gavazzi n'ait pas été écrit dans une langue de circulation plus large afin d'être mis à la disposition d'un plus grand nombre de lecteurs. Si l'auteur y ajoutait encore une bibliographie aussi complète que possible concernant le matériel et les problèmes exposés, cet ouvrage serait le plus précieux compendium pour les spécialistes étrangers, qui trouveraient ainsi une orientation rapide et sûre dans le domaine folklorique si important des coutumes périodiques chez les Croates.

P. Caraman

ANUARUL ARHIVEI DE FOLKLOR (*L'Annuaire des Archives de Folklore*. VI, publié par Ion Muşlea, Bucarest 1942, (425 pages).

Les Archives de Folklore de Cluj, qui représentent le mouvement folklorique officiel du pays — sous les auspices de l'Académie Roumaine — publient leur VI-ème annuaire après une longue interruption.

Nous tenons à relever le grand mérite de M. Muşlea, le directeur des Archives, qui — en dépit des événements si peu propices et de l'exode de Transylvanie — a réussi à nous donner un aussi gros volume, comprenant surtout des matériaux venant des Roumains restés en dehors des frontières de la Roumanie.

Comme extension c'est la collection faite dans la région Ugocea du Nord de Maramureş, qui occupe la première place : V. Scurtu, *Cercetări folklorice în Ugocea românească* (Recherches folkloriques dans la région roumaine d'Ugocea, pp. 123—300). C'est, en quelque sorte, une espèce de monographie folklorique qui réussit à illustrer — de façon assez inégale d'ailleurs — les différents aspects de la vie spirituelle rustique de ce coin si peu connu de la Roumanie.

V. Scurtu insiste surtout sur les coutumes reliées à la naissance, au mariage et à la mort. Quant aux coutumes périodiques elles se réduisent à quelques notes fragmentaires dépourvues de continuité. Le chapitre des textes folkloriques est beaucoup mieux représenté. Là, nous trouvons parmi les produits en vers : des ballades, des „doine", des „strigături" („ţipuritururi"), des berceuses, des „colinde", des chants funèbres, des incantations... et parmi les produits en prose : des contes, des anecdotes („snoave"), des traditions, des croyances et toute une série de légendes aux sujets démonologiques. Ce riche matériel est d'autant plus précieux, qu'il vient d'une région complètement inexplorée. Néanmoins, il se ressent de l'absence d'un plan méthodique aussi bien dans son enquête sur le terrain que dans son exposition.

Les autres matériaux viennent des Roumains de Serbie — les uns, recueillis par le prof. Emile Petrovici de l'Université de Cluj, les autres, par Ion Pătruţ, qui les détient des soldats serbes de nationalité roumaine.

M. Petrovici — un des auteurs de l'Atlas Linguistique Roumain — a

passé, très naturellement, des enquêtes dialectologiques aux préoccupations folkloriques, en déployant aussi dans ce domaine une activité digne d'être remarquée. Après avoir replacé la localité explorée dans le cadre ethnographique de toute la région roumaine comprise entre le Timoc et la Morava, M. P. nous présente une série d'informations folkloriques se rapportant à toute espèce de coutumes qu'il publie sous le titre : „Notes folkloriques des Roumains de la vallée de la Mlava" (pp. 43—75). C'est le fruit d'une courte étape faite chez les Roumains de Serbie, dans le village de Jdrela, où il a fait son enquête dialectale pour l'Atlas Linguistique Roumain.

La collection de I. Pătruț — „Folklore des Roumains de Serbie" (pp. 329—84) — ne nous fournit que très peu de notes et assez d'isoparates sur les coutumes et les croyances populaires, mais elle se distingue par les textes folkloriques présentés. En tête de ces textes, se trouve une variante de la ballade „Miorița", intéressante par certains aspects inconnus ailleurs, mais qui marquent la décadence de ce chant. Les informations qu'il nous donne sur la coutume par laquelle deux personnes deviennent „Frați de cruce" sont aussi pleines d'intérêt, surtout qu'il nous les donne dans le langage populaire des Roumains de Serbie. Ce procédé — employé aussi par M. Petrovici — est des plus recommandables, étant donné qu'il présente la plus grande garantie pour la juste interprétation des croyances populaires. Nous apprécions aussi la transcription phonétique des textes, qui est tellement utile pour mettre en évidence les nuances dialectales du parler.

Une communication très précieuse est celle de G. Pavelescu sur l'ornement funéraire „l'oiseau-âme" (cf. pp. 33—41), recueilli dans la Transylvanie méridionale : de Hunedoara, du dép. Alba et une partie du dép. de Sibiu. Nous sommes certains que ce motif existe aussi dans d'autres régions de la Transylvanie et si G. Pavelescu pouvait le poursuivre chez les Roumains de toutes les provinces, il ferait une chose extrêmement utile, surtout s'il insistait davantage sur sa présentation plastique en se servant de bonnes photographies et de dessins. Ce motif a déjà été présenté par M. T. Papahagi, dans son admirable collection : „Images d'ethnographie roumaine" III (1934), p. 275. Là, nous trouvons deux croix, chacune ayant en sa partie supérieure une colombe en bois, que le peuple considère comme représentant le Saint-Esprit. En réalité, c'est une adaptation d'un sens ancien à la conception chrétienne. Les deux croix se trouvent dans le dép. de Mehedinți, l'une dans le village de Gornenți, l'autre à Schitu-Topolnița. En tenant compte de leur situation géographique, ces deux points topiques pourraient bien être une continuation de l'aire ethnographique du motif esquissé par G. Pavelescu. À l'origine, ces oiseaux n'étaient pas des ornements (et ils ne le sont pas tout-à-fait même aujourd'hui), mais des motifs culturels, vestiges d'un très ancien culte des morts. Ce motif a une grande circulation euroasiatique. On peut le poursuivre en Orient jusqu'en Chine et au Japon. Dans certaines localités, cet ornement funéraire se trouve uniquement employé pour les jeunes gens morts célibataires. Mais nous pensons, comme l'auteur de cet article, que ce n'est là qu'une transformation tardive et qu'à l'origine le motif était employé pour n'importe quel mort.

Nous attirons aussi l'attention du lecteur sur la communication pleine d'intérêt „Une famille de conteurs de Iurceni (Bessarabie)" (pp. 77—100), de

l'illustre folkloriste bessarabien P. Ștefănuță, mort dans des circonstances tout-à-fait tragiques en 1940.

Préoccupé de découvrir les personnes les plus douées dans l'art de conter, du village Iurceni-dép. Lăpușna, l'auteur s'est rendu compte que la plupart de ces personnes et les plus remarquables conteurs appartenaient à la même famille, installée depuis très longtemps dans ce village. Nous avons donc affaire à un talent transmis par voie héréditaire, cette famille formant comme une sorte de dynastie de conteurs. P. Ștefănuță nous donne même la généalogie de cette famille. (Tâmbure). Dans son annexe, il fait une illustration très instructive, en juxtaposant deux variantes du même conte „Le prince charmant, filleul du Bon Dieu”, racontées par deux conteurs de la même famille, mais appartenant à deux générations différentes.

Nous relevons aussi le texte du „Vicleim” en trois rédactions, publié par Elisabeth Nanu, d'après les manuscrits de 1837—8 du diacre transylvain Picu Pătruț (cf. pp. 301—28). Ce texte apporte, comme le relève E. Nanu, quelques éléments nouveaux dans la série des variantes roumaines du „Vicleim” ou „Irozi”. Picu Pătruț a le mérite d'avoir répandu ce genre de théâtre, non seulement en rédigeant le texte dans une langue et dans un mètre véritablement populaire, mais en jouant lui-même dans la troupe de „Irozi” à Sălțiște, son village natal. Il est donc, chez les Roumains de Transylvanie, une espèce de Matěj Kopecký des Tchèques, si l'on ne restreint la comparaison qu'au théâtre religieux.

Dans le premier article de l'Annuaire — „Vers contemporains sur la révolution de Horea” (pp. 5—32) — G. Prodan poursuit l'écho du phénomène national roumain dans certaines productions écrites chez les Roumains, puis chez les Hongrois et les Allemands, de même que dans le folklore roumain de Transylvanie. Du point de vue strictement folklorique, il n'y a évidemment que ce second domaine qui nous intéresse, le premier étant en dehors des préoccupations de notre discipline. Ce qui présente une importance toute particulière, ce sont les textes des chants roumains et notamment ceux de provenance purement populaire, car plus d'un de ces chants se ressent de l'influence de la littérature écrite, étant de simples bouts rimés à la manière du peuple, mais sans la moindre valeur artistique.

Dans son article „Les préoccupations folkloriques des théologiens de Sibiu entre les années 1871—1907”, Ion Mărcuș nous montre quelle est la contribution des étudiants en théologie de Sibiu au mouvement folklorique de la Transylvanie. D'après le modèle de quelques périodiques transylvains, telles que „Familia” de Iosif Vulcan et „Telegraful român” ou encore les „Convorbiri Literare” de Iași, la revue „Muza”, éditée par les jeunes théologiens, publie toute espèce de matériaux folkloriques à partir de 1871. I. Mărcuș donne aussi, dans l'annexe, la bibliographie de ces matériaux classés par genres et par noms de collectionneurs et d'auteurs, en ordre alphabétique.

Nous savons qu'aussi bien chez les Roumains, que chez les autres peuples de l'Europe Orientale (Ukrainiens, Bulgares, Serbes, Grecs...), les prêtres et les instituteurs—comme intellectuels venant en contact direct avec le peuple—ont des mérites incontestables, en stimulant l'activité folklorique, surtout dans sa phase initiale et parfois se trouvant eux-mêmes en tête du mouvement. Bien plus, aujourd'hui même, que cette discipline est définitivement constituée, si nous voulons faire une enquête folklorique à distance, à l'aide de questionnaires, ce sont eux les seuls correspondants sur lesquels nous puissions réellement

compter. Le volume se termine par une bibliographie roumaine pour l'année 1938 faite également par I. Mărcuş, secrétaire des Archives de Folklore.

La répartition par genres a été maintenue telle qu'elle avait été faite par M. Ion Muşlea dans les volumes précédents. I. Mărcuş, en plus, essaie de nous donner, de façon succincte et parfois critique, le sujet des ouvrages présentés. Nous trouvons ici aussi un matériel qui n'est pas toujours du folklore ou qui n'appartient pas uniquement au folklore.

Si nous apprécions à leur juste valeur le choix et la richesse du matériel folklorique du VI-ème volume de l'Annuaire des Archives de Folklore, nous ne pouvons pas passer sous silence, à part quelques exceptions, le manque de matériel plastique dans les collections faites sur le terrain.

Les quelques photographies qui y figurent sont à leur place, mais elles sont beaucoup trop peu nombreuses et parfois pas tout à fait satisfaisantes. Ainsi, par ex., lorsqu'on nous présente le costume national d'une certaine localité, il ne suffit pas de donner des photographies d'ensemble, dans de grands groupes. Il faut utiliser des photographies de détail et, si possible, des chromophotographies et là où il faut mettre en évidence des motifs et des coupes spéciales de costumes, il faut aussi se servir de dessins.

En principe, toute description devrait apparaître comme la légende — c'est-à-dire comme l'explication — du matériel plastique présenté.

Dans le même ordre d'idées, nous pensons que M. Muşlea devrait absolument aborder aussi le domaine de la culture matérielle. En effet, les Roumains n'ont pas de période, ni quelque société scientifique, qui collectionne systématiquement les éléments de cette culture. C'est pourquoi nous insistons tellement sur la nécessité urgente de ces préoccupations qui n'admettent plus aucun délai. Il est vrai que l'Annuaire remplit intégralement sa mission dans le cadre purement folklorique, conformément à sa destination initiale, comme organe des Archives de Folklore ; mais cette nouvelle charge — qu'assumeraient aussi bien les Archives, que leur bulletin annuel — ne ferait qu'honorer leur directeur.

Nous espérons aussi voir se réaliser la bonne intention de M. Muşlea (pp. 3—4) de publier séparément les collections folkloriques plus amples, de même que les éventuelles collections ethnographiques dont nous venons de parler. De cette façon, non seulement il dégreverait le bulletin en lui réservant le but strictement scientifique d'être un organe d'études et de recherches, mais il créerait des conditions beaucoup plus favorables au progrès de notre discipline en Roumanie.

P. Caraman

ETHNOS — *revistă de grai, studiu și creație românească* —, publiée par I. Diaconu, Focșani, 1941—2, Année I-ère. Fasc. I (1941), II (1942).

Cette revue attire surtout notre attention par ses contributions folkloriques, qui sont dues, pour la plupart, à son directeur, un de nos meilleurs folkloristes contemporains. Nous l'avons déjà connu par ses trois volumes de textes publiés antérieurement : *Ținutul Vrancei I* (1930) et *Folklor din Râmnicu-Sărat I* (1933), *II* (1934), qui peuvent être considérés comme des collections folkloriques modèles chez les Roumains.

Dans le premier fascicule, M. Diaconu continue à publier des chants lyriques de la région de Vrancea (pp. 207—13) et quelques sténogrammes en-